

le persil

Journal inédit, le persil est à la fois parole et silence. Ce numéro double est un hommage du professeur André Wyss au poète jurassien Charles Racine (1927-1995). Il coûte :

10 CHF ou 7 Euros

Charles Racine

Les mouvements noirs à passements violets supra-oniriques cheminent Frappez de nuit sur la dune je ramène de nuit l'enfant entendue La marée pousse la bourrasque la bourrasque malentendue dans Paris oh pierres fabriques étagées de pierre logis et la tête casque d'os jetée par la fenêtre! et la lune me désigne et le chœur me cerne le Colloque me convoque je suis le scribe qui ne voit je repars seul envoilé nocturne j'ai des mots j'ai des phrases j'ai des lettres! qui m'entourent d'isolement et s'ajourne l'incarcération phraséologique Mais voilà une enfant le regard qu'elle me jette me prend par la taille nous allons entre les maisons sépulcre ouvert de notre fête Pour en voir les jambes elle avise une mendicante pauvre écriture aveugle qui ne peut se surprendre s'étreindre s'achever

C'est à un destin d'écrivain singulier, mais aussi à une œuvre exceptionnelle, qu'est consacré ce numéro du *Persil*. De 1965 à 1975, CHARLES RACINE (1927-1995) a été publié dans les plus prestigieuses revues de poésie ; il a été reconnu par ses pairs (entre autres par Paul Celan et Jacques Dupin) comme l'un des meilleurs d'entre eux, il a été lu par les critiques les plus en vue comme un poète au talent rare. Mais il s'est peu à peu retiré, se refusant à toute nouvelle publication, et à sa mort, il n'existait plus dans la mémoire de beaucoup.

Au demeurant, il n'avait pas trouvé vraiment de lecteurs dans son propre pays : l'*Histoire de la littérature en Suisse romande* (quatre volumes) et l'*Anthologie de la littérature jurassienne, 1965 à 2000*, dont j'ai dirigé la publication, l'ignorent tout à fait. Au moment où la décision a été prise de lui réserver ce numéro – ce fut à l'occasion d'une « leçon d'honneur » qui lui était consacrée à l'Université de Lausanne en novembre 2012 –, quasi personne, dans l'auditoire n'avait entendu même prononcer son nom, mais tout le monde prit conscience de découvrir un très grand poète.

Quelques semaines après la publication de *Légende posthume*, le premier des trois volumes qui contiendront l'essentiel de la poésie de Charles Racine, je suis très reconnaissant au *Persil* de contribuer à trouver, pour une voix d'ici vraiment hors du commun, les lecteurs qu'elle mérite d'avoir.

André Wyss

Charles Racine

Orientation bibliographique

Quasi toutes les publications (livres et contributions à des revues) de Charles Racine sont mentionnées à l'adresse : http://fr.wikipedia.org/wiki/Charles_Racine

Buffet d'orgue, publié chez Hürlimann à Zurich en 1964, est disponible, également par correspondance, à la Bibliothèque nationale suisse (avec un erratum manuscrit de l'auteur).

Le sujet est la clairière de son corps (1975) est en vente à la librairie de la Fondation Maeght à Saint-Paul-de-Vence, et peut-être « chez les bons libraires » ; des exemplaires d'occasion sont accessibles sur Internet.

Ciel étonné, publié en 1998 par Jacques Dupin et Martine Broda chez Fourbis, est épuisé. Son édition bilingue italienne (traduction et préface de Gilberto Isella), sous le titre *Ciel étonné – Stupore celeste* (Giampiero Casagrande, Lugano, 2001) est disponible. La préface de Jacques Dupin a été publiée à nouveau dans son livre *M'introduire dans ton histoire* (qui contient également la postface à *Mouvement par la fin* de Philippe Rahmy – voir ci-contre).

Le premier volume d'une nouvelle édition des œuvres de Charles Racine est paru en juin 2013 chez Grèges sous le titre *Légende posthume*, avec une préface d'Yves Peyré. Deux volumes (d'inédits) suivront, sous les titres *Y a-t-il lieu d'écrire ?* et *Epitaphe*.

La thèse de Frédéric Marteau, *Le desse(i)n de l'écriture – Une poétique de la lecture – Paul Celan et Charles Racine*, 2006, est accessible sur Internet à l'adresse http://1.static.e-corpus.org/download/notice_file/849546/MarteauThese.pdf

Une composition de Gérard Zinsstag intitulée *Hommage à Charles Racine* peut être écoutée en streaming à l'adresse : <http://player.qobuz.com/#!/artist/66023>
La partition intégrale est téléchargeable sur le site du compositeur : <http://www.gerardzinsstag.ch/uploads/media/Hommage-Partition.pdf>

Contributeurs

De la poétesse jurassienne **Françoise Matthey**, les éditions Empreintes ont publié *L'or dans la poussière des seuils* en 2009, et celles de L'Aire, cette année, son récit *Le Transparent*.

Philippe Rahmy est né en 1965. Il a publié *Mouvement par la fin* en 2005 (postface de Jacques Dupin) et *Demeure le corps* en 2007, tous deux chez Cheyne. *Béton armé – Shangai au corps à corps* est paru cette année à La Table ronde.

André Wyss est professeur honoraire à l'Université de Lausanne. Sa leçon donnée sur Charles Racine le 16 novembre 2012 paraîtra dans le prochain numéro d'*Etudes de lettres*.

Remerciements

Nos chaleureux remerciements vont à Madame Gudrun Racine, qui a mis à notre disposition les documents photographiques, nous a permis de photographier les manuscrits, nous a communiqué les poèmes inédits et nous a autorisés à publier des poèmes de *Légende posthume*.

Une voix d'outre-tombe

par André Wyss

Charles Racine est né à Moutier. Son père ayant été rejeté par la famille de sa mère, il est élevé d'abord par ses grands-parents, avant que sa mère n'épouse un boucher de Sonceboz, village du Jura bernois où il suivra sa scolarité obligatoire. A quinze ans, dans un milieu qui ne sait pas ce que c'est qu'un livre, il écrit ses premiers poèmes. Bientôt, il s'inscrit dans une école de commerce à Bienne, se retrouve dans un lycée à Lausanne, où seules la littérature et les langues l'intéressent. Il interrompt cette formation et voyage, à moins qu'il n'erre : Florence, Zurich, Londres. Il épouse une princesse persane, s'installe avec elle en Bourgogne, élève des poulets qu'il va vendre à Paris – échec commercial. Sa femme le quitte et s'éloigne avec leur fille.

En 1953, il se remet à écrire.

Une vie difficile, une œuvre cédée par fragments, un silence terrible

Il travaille quelque temps à Paris dans les archives de la veuve de Romain Rolland, puis cherche du travail comme traducteur auprès d'agences publicitaires à Berne, à Genève et à Zurich. Deuxième mariage en 1956, deux fils, nouveau divorce. Une maladie pulmonaire le conduit à Arosa. Années 60 : séjour à Berlin, puis séjours fréquents à Paris.

En 1962, Jean Paulhan lui propose de le publier dans la NRF : il « ne se sent pas prêt ». Vie très précaire à Zurich et à Paris. Le poète est souvent au bord de la famine.

En 1963, il épouse Gudrun, fille de l'écrivain Konrad Bänninger ; de cette union naît un fils, Renaud, en 1966. En 1963 et 1964, il publie *Sapristi* et *Buffet d'orgue* à Zurich, puis des poèmes au *Mercur de France* ; il rencontre Marcel Raymond, Alberto Giacometti et Jacques Dupin, reçoit une bourse de la Caisse nationale des lettres. Il vivra désormais de bourses et de brefs mandats. Georges Poulet le soutient auprès de Jean Starobinski, de Jean Rousset, d'Yves Bonnefoy. *L'Ephémère* et *Preuves*, puis *Argile*, *La Traverse* et *Le Nouveau Commerce* publient ses poèmes. Il voit souvent Paul Celan. Gaëtan Picon l'invite (en vain) à enseigner la poésie aux États-Unis.

En 1975, Jacques Dupin publie Racine dans la collection « Argile » qu'il dirige chez Maeght : ce sera *Le sujet est la clai-rière de son corps*, avec des eaux-fortes d'Eduardo Chillida, le livre bref mais capital de Racine. Un autre projet, avec Antoni Tàpies, n'aboutira pas, en raison du retrait *in extremis* du poète. Le tout premier numéro de ce qui sera la prestigieuse revue *Po&sie* s'ouvre sur des poèmes de Charles Racine.

Malgré toute cette reconnaissance reçue de la part de poètes, de revues et de critiques éminents, le poète se retire peu à peu complètement dans les années 80/90. Crises d'asthme et emphysème ne l'empêchent pas d'écrire tous les jours. En 1990, il envoie sa dernière lettre : au poète russe Guennadi Aïgui (voir p. 23). Il meurt en 1995, après avoir passé plusieurs années à ordonner ses manuscrits, resté pathétiquement fidèle à une œuvre qu'il aura eu tant de peine à sortir de soi, et tant de scrupules à laisser publier.

En 1998, Martine Broda et Jacques Dupin publient chez Fourbis l'essentiel de ses textes dans un volume intitulé *Ciel étonné* (il sera traduit en italien par Gilberto Isella sous le titre *Stupore celeste*, avec une préface, quelques inédits et des portraits). En 2004 et 2005, d'autres inédits sont publiés par Jean Daive dans sa revue *Fin*. En 2006, un jeune chercheur français, Frédéric Marteau, associe Paul Celan et Charles Racine dans une thèse monumentale qu'il soutient à Paris ; il présente des inédits dans *Po&sie* en 2007 et 2008 et dans *larevue* en 2013. En juin 2013 paraît *Légende posthume*, qu'il édite chez Grèges avec Gudrun Racine (qui a soutenu le poète pendant plus de trente ans et qui continue de promouvoir son œuvre) ; ce volume comprend l'essentiel de *Ciel étonné* (épuisé), dans des versions parfois différentes de celles que l'on connaissait, et des inédits ; deux autres volumes d'inédits viendront compléter l'image que l'on peut se faire de l'œuvre de Charles Racine, bien plus abondante qu'on n'aurait cru jusqu'alors.

Une œuvre paradoxale

Le texte de Philippe Rahmy que l'on trouvera plus loin situe remarquablement l'œuvre de Charles Racine. Je limiterai donc ma présentation à des éléments factuels et matériels.

le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal

Charles Racine a été un paradoxe vivant, mais il n'est pas exagéré de dire que le paradoxe a été la cause de sa mort physique et celle de la difficulté qu'a eue son œuvre à se faire reconnaître, celle aussi de l'urgence qu'il y a aujourd'hui pour nous, ici, de réhabiliter cette œuvre. Peut-être suffira-t-il de la faire connaître : on comprendra rapidement que Charles Racine a le droit d'être enfin connu des lecteurs de poésie, et ces derniers (il y a en sans doute beaucoup parmi les lecteurs du *Persil*) ont le droit de connaître Charles Racine. Il est grand temps que ce poète appartienne à la littérature romande et à la poésie française.

Le paradoxe, à propos de ce poète, peut s'énoncer de plusieurs manières.

Premièrement : son œuvre a été reconnue par ses pairs et par les critiques les plus éminents, mais elle reste aujourd'hui presque complètement ignorée par ces milieux, même (surtout) dans son pays.

Puis : Charles Racine n'a vécu que pour son œuvre, mais il n'est arrivé que difficilement à la sortir de soi; bien qu'il l'eût produite dans les plus grandes douleurs, il l'a cachée pour sa plus grande part ; il lui a consacré sa vie (n'ayant rien fait d'autre qu'écrire) mais on peut dire qu'il en est mort, car il s'est reclus pour la servir et pour la cacher.

Et encore : cette œuvre est à la fois très mince et ample. Mince, quand on considère l'ensemble des textes publiés du vivant du poète ; c'est en gros la matière textuelle de *Légende posthume* ; ample, si l'on prend en compte l'importante quantité de feuillets que le poète a classés dans les dernières années de sa vie. On y puise, pour des publications posthumes, des inédits en assez grand nombre ; on y trouve surtout des dossiers complexes de feuillets qui sont des brouillons, mais qui sont aussi, et peut-être principalement – c'est ce que je pense, en attendant de pouvoir les étudier de plus près – des textes publiés que le poète remet sur le métier, y travaillant et y retravaillant sans repos ni cesse.

La raison de ces paradoxes est en somme génétique : Charles Racine a produit son œuvre dans les plus grandes exigences, avec l'obsession d'aboutir à quelque chose qui pût le satisfaire en remplaçant la vie qu'il ne pouvait pas vivre. Mais cette œuvre ne pouvait pas arriver à rejoindre ce qu'il en attendait. Les brouillons et les tapuscrits montrent certes la difficulté de la gestation, mais plus encore l'exigence de l'écriture ; le mode de publication par reprises de poèmes déjà publiés (j'y reviens plus bas), ne manifeste pas l'infécondité, il montre l'insatisfaction qui persiste,

le besoin de vérifier la justesse de l'expression dans tous les détails, l'impossible perfection poursuivie, jamais atteinte.

Autre paradoxe : ce poète réputé si disert en compagnie de ses amis et dont la réflexion poétique s'imisce à tout moment dans ses poèmes (qui ne parlent peut-être que de cela), n'arrivait pas à parler tranquillement de sa poésie en public. L'entretien qu'il a accordé en 1975 à Jean Daive pour son émission « Poésie ininterrompue » de France-Culture le manifeste douloureusement (« je ne suis pas le connétable du dire », avoue-t-il) : le journaliste, par ailleurs poète lui-même et ami de Racine, lui pose une première question sur une de ses images les plus fortes et les plus parlantes : « le langage et le pas se disputent l'enjeu d'une lutte intestine ». Or l'auteur, qui pourtant ramasse ici de manière frappante et fulgurante la lutte que se font en effet, dans son œuvre, le « langage » ordinaire et la poésie (« le pas », entendons ici le mètre et notons que la phrase dont il est question est faite d'un alexandrin et d'un hexasyllabe, deux raretés de cette œuvre), l'auteur n'arrive pas à l'expliquer ; il cherche douloureusement à arracher de soi la motivation d'une

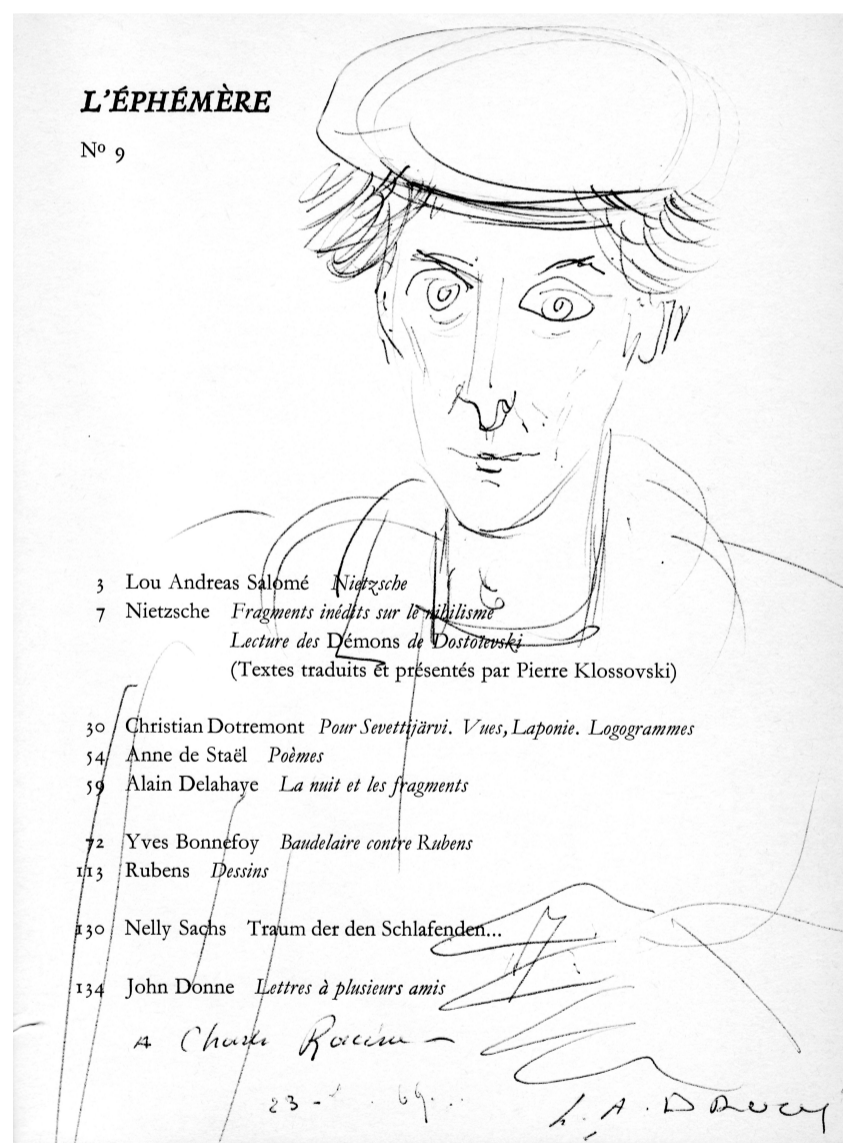
si belle métaphore, il tourne autour de la chose sans atteindre ce qu'il voudrait exprimer, il dit en même temps, et en passant, de fort belles choses.

Que Racine ait su parler de sa poésie et de la poésie ne fait pourtant pas de doute : comment expliquerait-on sans cela qu'un critique aussi exigeant que Gaëtan Picon, auréolé d'un grand prestige dans les années où Racine l'a connu, l'ait invité à aller enseigner la poésie aux Etats-Unis ? Un autre témoin fiable et sincère, Georges Poulet (qui a été son plus grand soutien à la fin des années 1960) note dans une lettre que la parole orale du poète fait alterner le balbutiement fragmentaire et des éclairs de justesse.

Encore un paradoxe : le poète déclare que sa poésie est illisible par lui-même (« il n'y a pas de lecture pour les poètes » dit le tout premier poème publié par Charles Racine) ; il ne cherche pas pour autant à lui trouver des lecteurs, écrivant plus d'une fois que toute lecture de la poésie est une impossibilité (« écrivant, je dénonce la lecture », dans un texte intitulé « La lecture et son double »,

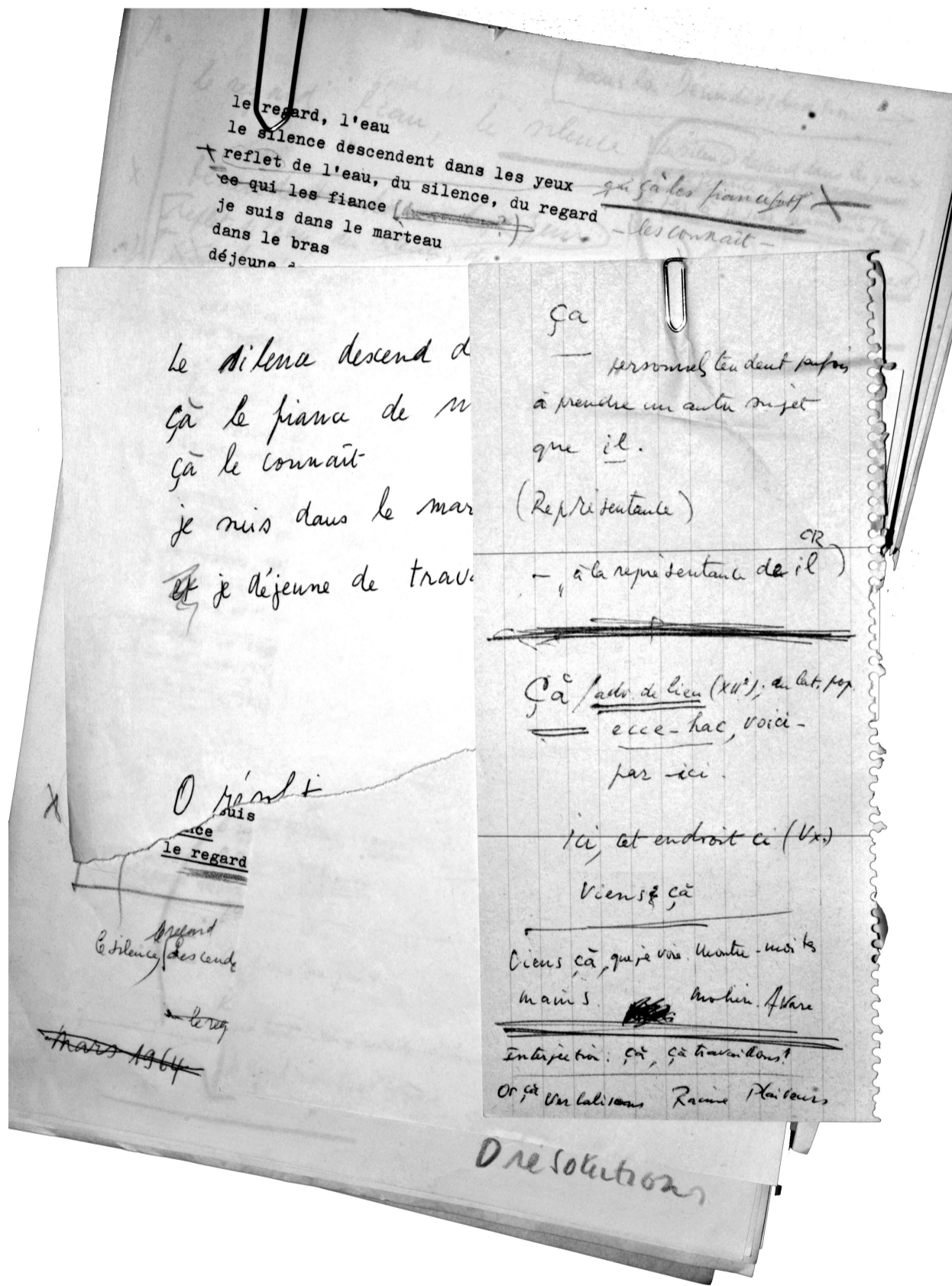
qui comporte aussi la phrase dont j'ai parlé à l'alinéa précédent).

Certains critiques ont rapproché la poésie de Charles Racine et celle de Mallarmé : la difficulté à la produire caractérise cette œuvre comme celle de son illustre prédécesseur (on peut évoquer encore une fois la masse des brouillons et des copies qui restent, comparée au peu qui en a été publié avec le consentement du poète) ; ce qui en sort est à la fois opaque en son lieu (le poème pris indi-



Portrait de Racine par Lucien Drouy sur la page du sommaire de *L'Éphémère*, 1969. Archives Charles Racine, Zurich.

le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal



Comme Proust, Racine laisse des « paperolles » : ici agrafage de papiers pour le travail sur un texte qui commence par les mots « le silence, le regard, l'eau » (voir p. 13) ; un des papiers contient une note sur la différence entre « ça » et « çà » ; dessous, un brouillon où l'orthographe de ça a été corrigée en çà.

Archives Charles Racine, Zurich.

<<<

ensemble est constitué du recueil *Buffet d'orgue* décortiqué pour permettre la réécriture des textes sur les textes mêmes. Dans les très nombreux dossiers, il est la plupart du temps impossible de savoir si tel feuillet précède ou suit la publication, mais on voit le poète travailler longuement une image, on le voit s'interroger sur le sens des mots qu'il a employés (des définitions sont notées comme memorandum ou comme sollicitation de travail poétique ou encore comme la justification d'une image), on le surprend à chercher la confirmation d'une orthographe (conscient de la différence entre le pronom « ça » et l'adverbe « çà », il emploie l'adverbe là où l'on attendrait le pronom, créant du même coup une image (voir le manuscrit ci-contre et le poème « Le silence, l'eau, le regard », pp. 12-13), à commenter ses métaphores pour les justifier, à travailler sur des rapports de mots et de sonorité. Les archives Racine constitueront à n'en pas douter un terrain des plus féconds pour la critique génétique.

Mais le drame de Charles Racine se lit en filigrane de tous ces papiers : ce qui, joint à ses difficultés respiratoires, l'isole, c'est que ce travail exténuant n'aboutit pas, ou qu'il aboutit insuffisamment selon les critères de perfection ou de justesse du critique terrible qu'est le poète pour soi-même. Il ne laisse que rarement sortir sa poésie au grand jour, tantôt la distillant chichement et avec de grandes douleurs à des revues pourtant prestigieuses, et dont la confiance devrait être une garantie pour lui, plus souvent refusant des offres flatteuses de lectures publiques ou de publication. Quel autre poète, au vingtième siècle, aura refusé des textes à Paulhan pour *La Nouvelle Revue française* voire une plaquette chez Gallimard, et à Suhrkamp, et à la Fondation Maeght pour un livre accompagné de gravures de Tâpies ? A-t-il fallu

viduellement résiste parfois à la compréhension) et transparent si on prend la peine d'en apprendre le langage (la répétition de l'expérience de lecture est l'apprentissage d'une langue qui devient peu à peu très intelligible) ; le poète meurt sans avoir vraiment fini de la produire (« Croyez que c'eût été fort beau », dit Mallarmé mourant à sa femme et à sa fille, en évoquant le Livre ; de son côté, Racine classe des papiers pour la postérité, n'écrivant plus, tout à la fin) ; l'œuvre reste à la fois frag-

mentaire et inachevée, mais elle existe comme un tout aux contours différents selon que l'on considère les textes publiés ou l'ensemble du legs.

Le rapport de Charles Racine à son œuvre est lui aussi un paradoxe. Pendant des années, à côté des nouveaux poèmes qu'il écrit, Racine reprend à la base les poèmes qu'il a publiés. Un dossier d'une dizaine de feuillets remet sur le métier un poème publié dans la revue *Preuves*. Un autre

>>>>

le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal

On notera donc que pour Racine, tout ce qui a été publié d'abord, et tout particulièrement le recueil *Buffet d'orgue*, constitue une sorte de magasin dans lequel il puise pour d'autres écritures et d'autres publications. Le corpus poétique n'est pas seulement l'ensemble des poèmes, il est cette masse d'énoncés qui lui procure aussi une sorte de *magma poétique*, si l'on veut bien attribuer un sens positif à une telle expression. Racine y est très fidèle, vu qu'il retravaille toujours ses/ces textes, et retravailler signifie alors remettre dans un autre ordre, ajouter ici ou là un titre, mettre des italiques ou les enlever, ôter un morceau pour le reprendre ailleurs, tâcher de donner enfin un *ordre* à ces unités réunies. Presque rien n'est jamais jeté : une fois qu'il est publié, le texte fait partie définitivement du corpus.

En même temps, la réutilisation de morceaux de textes pour composer par centons d'autres textes induit que la notion de *poème* est toute particulière ici. Cela est d'autant plus étonnant à observer que presque tous les textes de Racine portent une date. Ces dates, qui isolent un moment de la production poétique, devraient constituer le fruit de ce moment en texte stable – il n'en est rien : si beaucoup de poèmes de *Buffet d'orgue* sont repris dans *Le sujet est la clairière de son corps*, s'il ne s'y trouve quasi pas de poèmes nouveaux, si la plupart de ces poèmes sont repris dans des revues, et souvent des années plus tard, si tous les poèmes publiés dans *Sapristi*, puis dans *Buffet d'orgue* et/ou dans *Le sujet est la clairière de son corps* sont repris, sans exception, dans les manuscrits qui sont à la base de *Légende forestière*, alors une des questions qui se posent à propos de l'œuvre de Racine est celle de *la possibilité même du livre de poésie* : on n'y rencontre que le recueil et donc *une espèce de fatalité de l'anthologique*. Ce n'est pas faute pourtant d'avoir essayé, et c'est à propos de ces dates que Racine en parle à Jean Daive : « Elles sont réelles. Je les ai ponctués [mes poèmes] parce qu'en 1972, j'ai tâché d'obtenir un ensemble poétique, témoignant d'un temps monochrome. Mais je m'y suis fait beaucoup de mal, et j'ai dû renoncer. Je me suis aperçu qu'il fallait mettre ces bornes, y inscrire une date – de désespoir. Je dis cela et j'en éprouve du dégoût, mais pour ma santé mentale, c'était nécessaire. » Au point que même le livre une fois fait (chez Maeght), il déclare « Je suis étranger à ce livre, je demeure seul. »

Après la publication chez Maeght, Racine continuera d'écrire, mais ne publiera pratiquement plus rien, et seulement dans des revues (*Po&sie*, *Argile*), refusant même sur les dernières épreuves de laisser paraître un deuxième livre chez Maeght.

Il y a dans cette rétention de textes qui caractérise l'attitude de Racine quelque chose de très symptomatique (au sens également psychiatrique du mot). Des hypothèses ont été formulées ; la plus forte (mais est-elle la plus probable ?) est que le poète aurait écrit une œuvre toujours déjà posthume. La mienne serait que l'œuvre de Racine est à ses yeux toute contenue dans le seul ouvrage qui ait été constitué de son fait, à savoir *Buffet d'orgue*, qui, on l'a vu, a été le réservoir de ses publications en revue et même de son livre *Le sujet est la clairière de son corps*. Les poèmes qu'il a écrits ensuite, mais qu'il n'a jamais repris (sauf, pour quelques-uns, dans quelque tapuscrit destiné à un hypothétique recueil), n'auraient été que des réactions à son besoin vital d'écrire. A son besoin mortel d'écrire : « Le poème me récolte et me dénude, et me laisse là, démuné. »

Seule une recherche approfondie sur les dossiers des « archives » Racine (actuellement conservées par sa veuve à Zurich) pourra peut-être nous expliquer pourquoi, écrivant abondamment

et quasi quotidiennement, Racine revient toujours au réservoir que constituent ses poèmes de *Buffet d'orgue*. Nous faire comprendre aussi d'où viennent ses poèmes, comment ils ont trouvé la forme qui fut la leur dans le livre de 1964 ; pourquoi, étant encore et encore retravaillés, ils ne subissent pour la plupart que peu de modifications, pourquoi ils conservent, même quand ils ont été métamorphosés, la date de leur première écriture. Pourquoi, alors que le poète voulait aboutir au livre de poésie (« Car il faut rassembler tout cela, pour que je sois rassemblé », dit-il à Jean Daive), il n'y est pas parvenu.

Mais l'œuvre de Racine, qui n'a trouvé de fin que posthume, n'a peut-être pas eu même de début : un dossier de poèmes d'extrême jeunesse fournit deux pièces qui semblent avoir donné le poème « Orphée » de 1942 (Charles a 15 ans), qui est à tant d'égards le poème source de toute l'œuvre racinienne, et un autre qui a été au départ d'un texte publié dans *Buffet d'orgue* et qu'on retrouvera dans plusieurs publications.

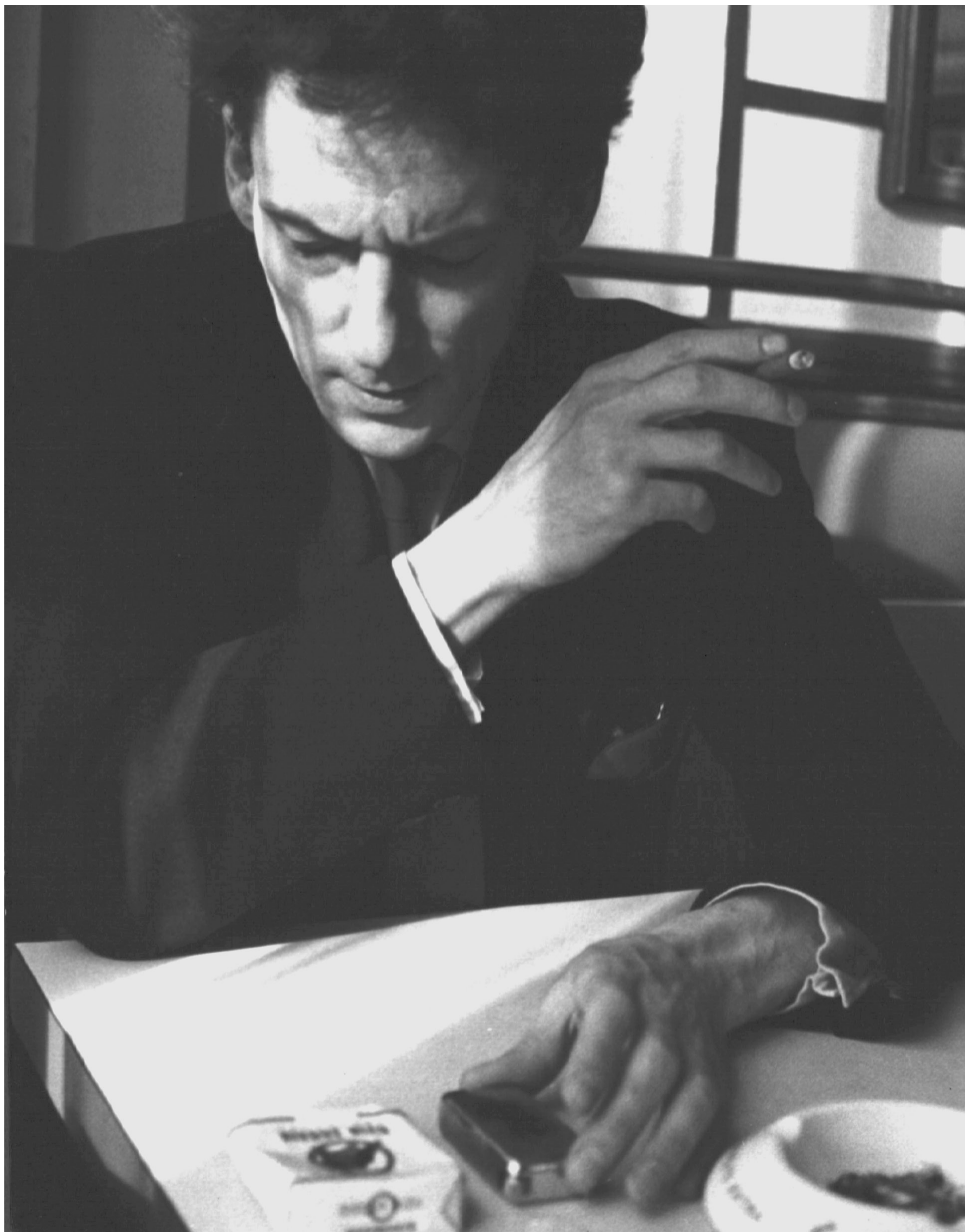
J'en suis certain, des documents viendront corroborer cette dure vérité que Charles Racine arrache du tréfonds de soi pour Jean Daive sur France Culture : « Chez moi, il n'y a pas de commencement, il n'y a pas de fin. »

André Wyss



Portrait de Racine par Lucien Drouy, 1969.
Archives Charles Racine, Zurich.

le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal



Charles Racine en 1967. Photo Verena Eggmann. Archives Charles Racine, Zurich.

Poèmes

lorsque je viens
les cailloux craquent
sous mon pas
mes mains cherchent
ton endroit sur la pierre
ami où es-tu ami sous la pierre

le silence des fleurs blanches est-ce ta voix
le murmure de la feuille ta joie de me voir
est-ce la plume qui court
sur les ombres les feuilles couchées dans les
fleurs
les mots que tu laisses

le souffle chaud qui s'appuie à mes jambes
est-ce la caresse d'une vie
les larmes qui baignent la fleur
est-ce l'ivresse de ces lieux
Est-ce le long de ta mort
que s'incline ton ami

1955

Le sujet est la clairière de son corps, p. 11.

Rien n'espère d'attendre l'aube
j'ai le courage d'attendre
que la nuit ne me fasse mourir
dans ces mots qui vont mourir

J'éclairerai la fête
à chaque battement de lumière
qu'est une parcelle d'ombre expirée

Si je ne durais de rigueur
aux parcelles d'ombre expirées
tout le temps que mettra la mort à rentrer,
les battements de lumière
parviennent à ce que tu viennes

Je parcours lente, pénétrante peine
dans les régions fragiles
que j'incarcère en elles-mêmes
faute d'embrasser ce que j'aime

1959-1960

Le sujet est la clairière de son corps, p. 15.

Saisir le lieu dont le corps est éclairé A l'orée de la clairière toujours vient la lettre Elle n'aime pas
le lieu choisi pour m'y songer m'y raisonner Je suis seul d'elle ce dont je meurs Elle songe encore
aime un rien dont elle me fait disparaître Femme à l'affût Elle me baigne dans son regard Elle
veut ma fin Songe en pleurs eau du songe Il meurt des mains qui le pêchent avant d'avoir parlé
La neige est blanche elle appelle le regard de l'enfant dont elle répand le chant de flocons blancs qui
la déposent L'enfant se met avec la merveille J'écris pour mourir Je franchis la lettre l'écrivant
je la franchis La pleurant je pleure mon absence Les sabots entament la marche qui récapitule
la danse du bois La page défile les eaux et va s'illustrant Ce dont la nuit s'empare se répand
clairement sur la page Ces mots que voile le passage de la main retentissent car je ne peux les lire
Ecrivant je dénonce la lecture Manier l'être corporel et alézé infini et sans défense la porte de fer
que je pousse et qui recule Il me faut une charnière dont on ne sache rien une charnière dont on ne
sache le sort de la lettre Il n'y a point de finalité que ne rejette l'écriture corrigible L'effort est
comparable à l'essence L'homme le matérialisant s'édifie à travers le silence A l'orée l'accueille
sur ses lèvres le sourire de la bien-aimée L'indivis polémique est l'arme du combat Qu'il me garde
l'ouvrage essentiel a le temps possible qu'il décide *Le temps décidé*

Le sujet est la clairière de son corps, p. 41.

La nuit en son linge limpide enlève l'enfant et le couche dans la limpidité de la nuit. Limpidité qui enserre les poignets de la nuit, de l'enfant dormant. L'ange est terrestre et sans augure, le repos sans heurt, qu'il n'éveille la fleur trop tôt.

Il appelle, avant de songer, le rais de lumière que la gouvernante répand dans ses yeux. Loin de tout propos il dort, il est en vie, et prévient la mort d'un appel que la gouvernante répand dans ses mains. Il en cercle son âme que le sang rejoint. Il est mis hors de sa couche et ne blasphème point.

Il est songé au bas d'une coupure qui le compose. Le sujet dont il est épars est la clairière de son corps. Nuit sans toit de tuiles, sans répit, que l'ange à l'œuvre écarte. Il n'est nulle part, et n'y reste.

Il est mourant au gré d'une fleur qu'il épelle. Il sourit. A ce gré il sourit. Sa conscience l'emporte et va vivre ailleurs, aussi mortelle qu'elle le fut, s'attachant à ces roseaux, l'eau. Sans rayonnante image, elle demeure. Il aime et ne revient de cette corolle qui avant le jour levé le mit en pleurs. Il suit cette fleur qu'il épelle et n'est point suivi.

Le sujet est la clairière de son corps, p. 42.

Sa langue posthume
voit le jour de *Rochepluie*

L'onde dont les mouvements
se résolvent souvenue à la mémoire _____

Le squelette qu'enveloppe
son destin se lève souvenu à la mémoire
que n'a pas celui qui veille au bord de l'eau énigmatique

Il court et l'ancre dans l'humus

Puis il court pour s'y maintenir
au lieu hardi de son naufrage

Le lien assourdi du silence,
dont le bois dont il s'empare
pour nourrir son feu Souci absent

Si fragile facture Nacelle
dont les fleurs entravent l'eau

L'homme baigne dans une lueur qui couvre ailleurs ses pas Anuit la néance eût péri qu'elle n'eût parcouru sa phrase qu'elle emporte périssable qu'elle parcourt crêtant la vague qui vint à elle aux armes d'existence sommée de la tête indigène Ce tableau pénétré par le regard qu'il éclaire à la flamme n'abdique sa fonction pénétrante En son sein avide de mon cœur je médite Le cœur chancelant battait où nulle rumeur n'était le cœur traqué par Sœur Folle qui battait le rappel blottie sur les heures céda au soupir qu'insinuait son élan magnifiquement ceinturé sur la plate-bande potagère ou cultivé sur la terre amendée Assoupissement de l'éveil Des pas vitreux sont curieux que n'échologue plus le pavement qui est mort (langage) Qu'un homme ne surgisse du silence que ne le rejoignent nubile ses lèvres qu'enjamberait l'otage dont le retour ne serait prononcé L'auteur désamorcé Eploi de marasme dans la rigueur du manque poétique Dans sa clémence Je me hèle dans l'incurie pour saisir le souffle d'une digue abolie dans le plaisir rauque de la pierre Le bourdon hyperbolique elliptique l'espace en crispation sonore Lettre Je suis plus près de la lettre que de son fantasma La voilure de l'homme chasse jusqu'à hauteur de l'escadre où la gorge est proue des vaisseaux Le souffle chasse les réponses qui pointent sur les lèvres et toques au vent la disgrâce est mise en spectacle Déambulantes me viennent sous le pied, la défunte prévaut sur les réponses qu'elle eût voulu donner s'en prévaut

Extrait de « Légende forestière », in *Légende posthume*, pp. 149-150.

c'est dans ses fruits
qu'il ne met pas dans l'espace ... le temps

une larme s'épanche
dans l'ombre du temps
pour l'éveiller

par l'écho soulevé sur la face de ces flots
il m'appartiendrait de m'approfondir dans
l'écho
pour rejoindre la face de ces flots

1964

Buffet d'orgue, p. 13.

Le silence, l'eau, le regard descendent
dans les yeux Çà les fiance reflet du regard
de l'eau, du silence Çà les connaît, çà les maintient
reflet de l'eau, du silence, du regard Je suis dans le marteau
dans le bras, déjeune de travail

Les yeux réfléchissent l'eau,
le regard, le silence Le regard,
le silence, l'eau sont reflétés
dans les yeux L'eau, le regard,
le silence s'y réfléchissent

L'eau, le silence, le regard descendent
dans les yeux qui les réfléchissent, les reflètent

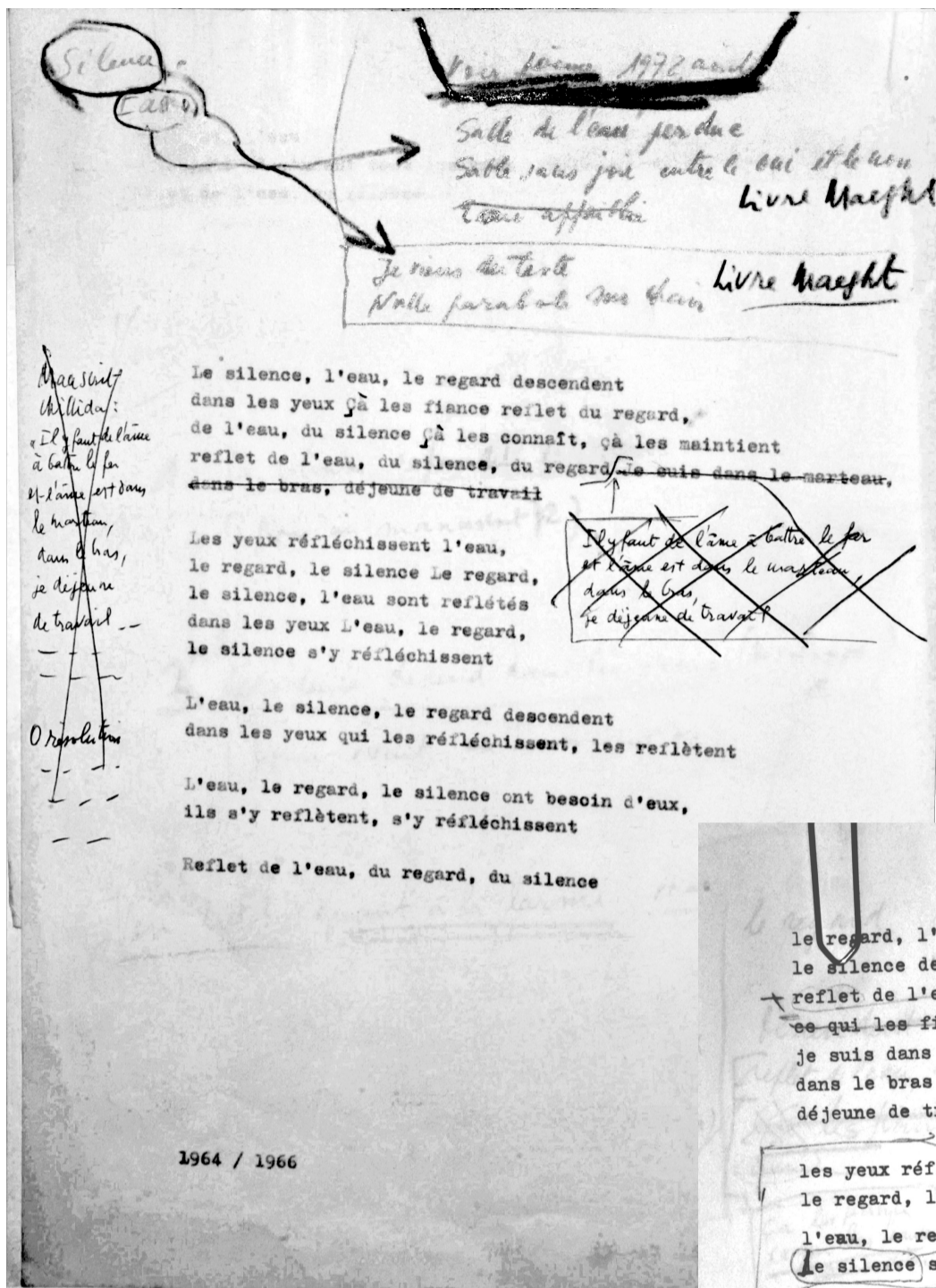
L'eau, le regard, le silence ont besoin d'eux,
ils s'y reflètent, s'y réfléchissent

Reflète de l'eau, du regard, du silence.

1964 / 1966

publié dans *Légende posthume*, p. 78.

le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal



<<<

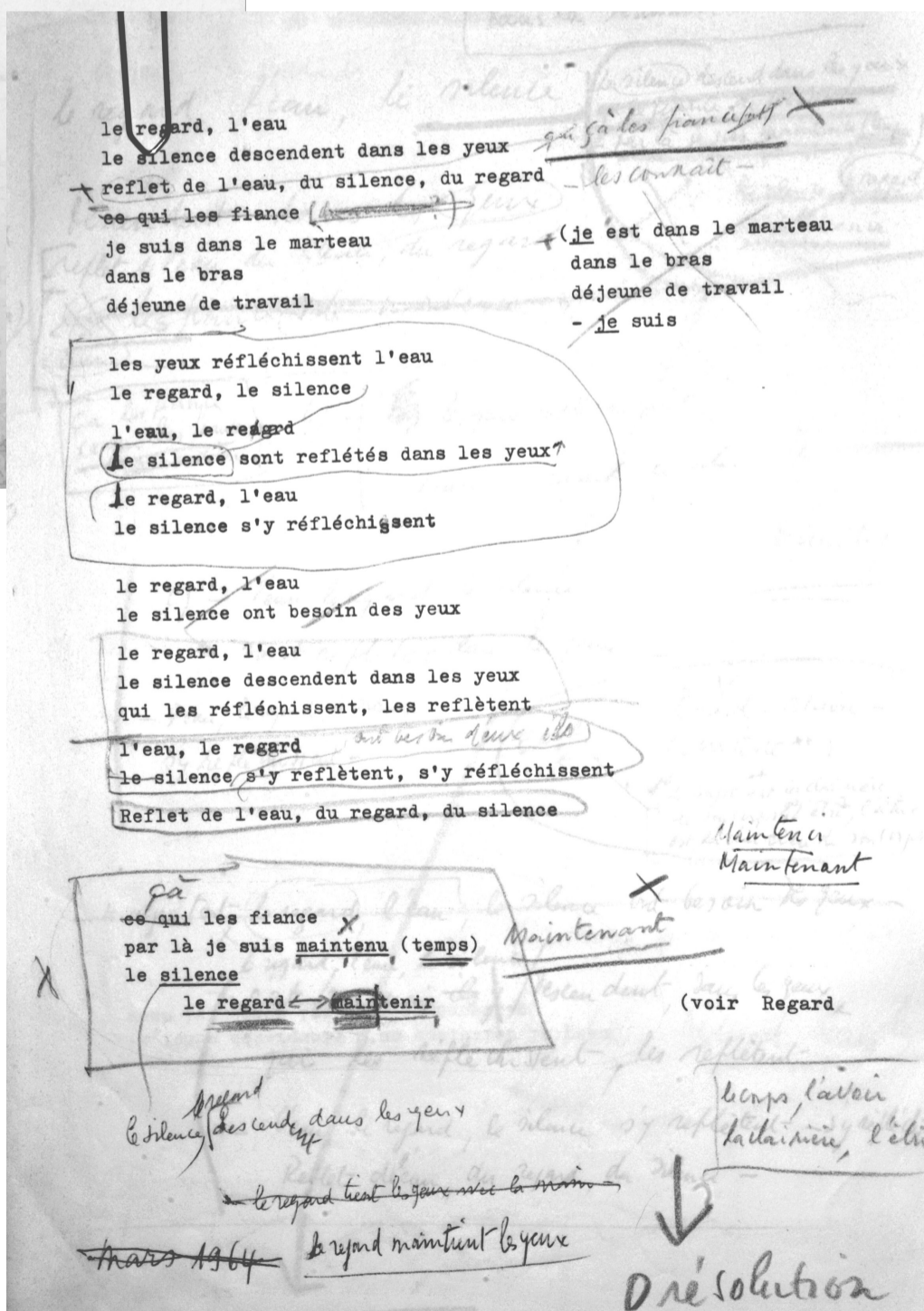
Cette version sera publiée dans *Légende posthume*. Les éléments manuscrits sont une tentative d'insertion d'un fragment qui se trouve dans deux autres poèmes : à la page 16 de *Buffet d'orgue* et à la page 32 du livre publié chez Maeght (la référence à ce livre se trouve dans l'ajout manuscrit du haut de la page, à droite).

Archives Charles Racine, Zurich.

C'est le feuillet qu'on distingue sous les deux autres (manuscrit reproduit p. 5). Au bas du feuillet, un renvoi à un fragment de poème qui commence par « O résolution » et qu'on trouve en effet dans une première version de ce poème (*Buffet d'orgue*, p. 16).

Archives Charles Racine, Zurich.

>>>



Le désir comme écriture

par Philippe Rahmy



1977. Archives Charles Racine, Zurich.

Cette notule a peut-être été rédigée après l'émission de radio où l'on a interrogé Racine sur la signification de sa phrase « le langage et le pas se disputent l'enjeu d'une lutte intestine ».

Archives Charles Racine, Zurich.

<<<

« Il ne peut rien y avoir dans le terrible de si réfractaire et de si négatif que l'action du travail créateur ne puisse en faire, avec un grand excédent positif, une preuve de l'existence, une volonté d'être : *un ange*. »

Rainer Maria Rilke

Certains rencontres n'ont lieu que dans les livres. Car nulle part ailleurs en ce monde civilisé, ni sur les routes, ni dans les bureaux ou dans tout autre lieu de jacasseries diurnes et nocturnes, ne peut se faire entendre la voix de celui dont le désir d'être reconnu, s'accompagne d'autant de précautions pour demeurer cachée. Peut-on imaginer de telles précautions sans faire injure à l'intelligence de celui qui écrit ? Peut-on imaginer un écrivain qui ne soit jamais tarabulé par l'ambition d'être lu ? Oui. On le peut, parce que si le désir d'être lu conditionnait l'écriture, les textes seraient motivés par une cause leur étant extérieure. L'écriture se produit, ou elle ne se produit pas. Elle n'a pas besoin d'aiguillon, de récompense. Claude Simon, répondant à la question « pourquoi écrivez-vous ? » lors d'une conférence prononcée en 1989 à l'Université de Bologne, cita la formule lapidaire de Samuel Beckett : « Bon qu'à ça. » Tout est dit. Celui qui écrit ne désire que l'écriture. Il s'élance. Il se lance dans l'aventure d'un texte. Cette aventure dépasse non seulement ce qu'il peut en attendre, mais elle subvertit son idée même de conquête. Écrire. Frapper sur le langage comme sur un gong, ou sur un crâne, produire l'onde sonore du vivant. Certaines rencontres n'ont lieu que dans les livres où se cachent les plus farouches des êtres, comme les cerfs se cachent et règnent dans la forêt. Leurs têtes immenses sont couronnées par le sauvage. Par l'esprit d'exil, qui contient tous les royaumes terrestres. Leurs précautions ne sont que manière d'appriivoiser le silence autour d'eux, le mutisme de la matière, le vacarme du monde.

« La tête est une lettre aux articulations mobiles une tête articulée qui profère et veut aller de l'avant une tête qui se cherche et se trouve allant, se trouve en course qu'elle revêt de termes, de signaux toujours changeants Ciel étonné qu'aussitôt la lettre hospitalise sur une portée de l'extase »

La poésie de Charles Racine est désir de la forme écrite. Elle traduit, pour celui qui la découvre, la joie d'être dans le langage. Cette vie qui exulte est « une tête qui se cherche et se trouve allant ». Il y a donc une histoire à l'origine de cette poésie donnée comme trajectoire, un élan sans début ni fin, car confondu avec le pur jour, seul à même de disloquer les formes connues, donc mortes, de l'art. La poésie se comprend chez Charles Racine comme galop, une course hors du monde et hors de soi, dont le pouvoir est à la fois de contester l'ordre établi, et de représenter un ordre nouveau. Seule une écriture cinglante est capable d'un tel arrachement, une voix comme en rêvait Roland Barthes quand, contestant le moralisme et les Académies, il trouvait en La Rochefoucauld l'exemple de ce qu'il haïssait, un classicisme à même de résoudre paisiblement les tensions qui doivent, au contraire, martyriser l'écriture et l'écrivain, pour produire le style et toute vraie littérature.

Un détour par la biographie de Charles Racine s'impose, détour que justifie l'intuition d'un accord entre l'homme et l'œuvre, accord informulable, mais qu'il est possible de percevoir tant la biographie

est ici travaillée, distendue par les mêmes forces qui ne cessent de la redéployer dans la fable, fable de l'écrivain tourmenté, fable de l'écrivain visionnaire, ces forces qui agissent aussi sur l'écriture, détruisant en elle tout impératif de justification, toute explication, au profit d'une obsession de qualité. Pas de semblant. Pas d'autre semblant que le mensonge d'écrire, vaste déplacement des moyens et des effets de la vie vers la littérature, migration de tout dans le langage. Car l'ennemi qu'il s'agit d'affronter a, lui aussi, vaincu la vie. Le but du poète n'est pas de convaincre ; il est, d'abord, de détruire le monde, le sien comme celui du lecteur. Ensuite, dans un même élan brouillé de « signaux toujours changeants », il est de donner un air d'irréalité à l'inéluctable ; il est de substituer « l'extase » à la mort.

Qui était Charles Racine? L'avis de ceux qui l'ont lu est tranché : soit poète de moyenne gamme venant consolider les flancs de la pyramide des talents littéraires, soit génie méconnu. Tant de livres attendent d'être lus, ou, plutôt, ceux qui nous rendent meilleurs sont si rares, qu'il est stérile de nous occuper de ceux qui n'ont que le pouvoir de nous distraire. On ne lit pas pour passer le temps. On lit comme on écrit, pour éprouver l'illusion de l'immortalité. On ne se console que dans l'intimité des textes qui nous embrasent, qui nous assomment, qui nous mordent aussi fort que la vie. Qui est Charles Racine? Un nom signant une œuvre tendue entre celles de Paul Celan ou d'Ossip Mandelstam, peut-être, un visage évoquant un rapport de fraternité avec Jacques Dupin, Jean Starobinski, Jean Follain, André du Bouchet, Yves Bonnefoy, Michel Deguy, et rejoignant, dans l'occulte, Mallarmé ou Laforgue, oui, une déflagration de parole, certainement.

Les éditions Grèges publient aujourd'hui Légende posthume (2013). Ce premier livre d'une série qui en comprendra trois (Y a-t-il lieu d'écrire ? et Epitaphes) rassemble la majorité des poèmes que Charles Racine a publiés de son vivant, en livres ou en revues. [...] L'importance de ce tapuscrit, son originalité, est qu'il apparaît comme un moment charnière pour cette première période de son œuvre, la plus féconde en publications. (Note de l'éditeur)

Charles Racine est, à proprement parler, l'homme des compagnonnages avortés, de la parole contrainte par le scrupule de se livrer, par une écriture poussée au retour sur elle-même, au creusement obsessionnel, quitte à trouser le langage pour y produire des accidents, des fractures et des collisions dont jaillira l'inouï, le jamais vu. Devant cette faim d'autre chose, qui ne serait plus tout à fait le langage, qui en serait sinon l'essence, du moins une forme radicale, on perçoit un engagement total, presque une mystique ramassée dans la pauvreté du verbe, incapable de saisir la réalité, comme on croquerait dans une pomme, ou de s'en séparer, comme on prend congé des morts. Si l'effort d'écrire se porte aux limites, l'ambition de Charles Racine n'est pourtant ni celle d'Edmond Jabès ni celle de Franz Kafka : la limite n'est pas neutralisée au profit de la tra-

le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal

jectoire, ou de l'écriture, alors sacralisées, qui se portent au-devant de l'inconnu (Jabès) ; elle n'est pas davantage l'occasion, ou le lieu, d'un assaut (Kafka). Tout se passe comme si on assistait à un bégaiement, à une reformulation, qui, par une sorte de fatalité, plus prosaïquement à force d'insistance, devenaient cette limite indépassable, le paradis perdu réinvesti. La poésie de Charles Racine fait plus que l'expérience du gouffre. Elle est une paroi, jour et nuit, fluide et solide, jaillissante et féconde, une verticalité abstraite imitant la nature, « le flanc des eaux », comme une falaise où les oiseaux viendraient nidifier, un plan qui aurait été bosselé à coups de poings, de tête, par le poète, où les textes seraient déposés comme des œufs. Ou alors, comme ces villages des westerns posés au bord du désert : une dernière proposition avant rien.

Quelqu'un parle. Comment témoigner de ce qui se produit alors, une fois la phrase lancée ? Comment témoigner de cette « roche-pluie », donnée par Charles Racine comme « langue posthume », qui se scinde, encore et encore, et qui se propage comme une onde à travers le silence ? Une tête percée d'orifices pour le langage, un espace minéral pour l'écho ? Plutôt une clairière. « Le sujet est la clairière de son corps », écrit Charles Racine. Ce, ou celui, ou plutôt « ça » qui parle dans cette poésie, un sujet adverbial récurrent, neutre mais incarné, se tient là, dans cette clairière dont la forme lie les lettres, le discours et le sujet. Il serait fou de croire que le langage a été donné aux hommes pour leur permettre de se comprendre. Pour davantage de clarté. Le « Mehr Licht ! Mehr Licht ! » de Goethe, vision ou délire d'un vieil homme à l'article de la mort, ne signifie rien pour cette poésie. Si l'extase peut exister chez Charles Racine, elle est brouillée de signes changeants, plutôt par une rupture systématique de tout point de vue, image, ou syntaxe, un instant imaginés comme refuges. Il arrive bien qu'une phrase limpide produise une éclaircie dans la sombre forêt des lettres. Mais cette limpidité est aussi une lividité, la blancheur du ciel, de l'os, du crâne sur le point de se désarticuler :

« La tête est une lettre aux articulations mobiles une tête articulée qui profère et veut aller de l'avant une tête qui se cherche et se trouve allant, se trouve en course qu'elle revêt de termes, de signaux toujours changeants Ciel étonné qu'aussitôt la lettre hospitalise sur une portée de l'extase »

Le ciel et le cerveau sont appariés dans ce poème, et dans toute l'œuvre. Ces deux espaces infinis, pourtant situés dans le langage, tour à tour fondus ou disjoints pour signifier, le plus souvent, l'enfance et la perte de l'innocence, posent le cadre à l'intérieur duquel s'exprime une féconde négativité. La violence sert de liant à ce chaudron d'images affolées :

*« Lumière de plein fouet la nuit
je sors du jour
j'ouvre une avenue par ce lac
je quête pour fidèles compagnes
d'une mort qu'elles assistent et dont les yeux
se répandent curieusement dans la ville
je porte la quête (jusqu') au bout de la jetée
je suis le rat du cygne qui en prend le regard
qu'il plonge dans l'eau sobre »*

Ou alors la violence, renouant avec le sacré, appelle une litanie boiteuse, encombrée d'assonances, de néologismes, d'oppositions

de sons et de sens, et débarrassée de toute ponctuation. On imagine un rituel second, derrière le langage, réduit au heurt des matières, comme le pas hésitant d'une créature sur un sol pierreux. On pense à l'errance comme personnification de l'écriture. On pense au langage comme juxtaposition de préjugés, comme amoncellement de lieux communs qui écrasent la poésie, mais dont la poésie se nourrit :

« faudrait de l'âme à battre le fer Façade inoubliable sur la place sous le manteau de l'oubli qui agite un homme aprioritique sur la place qui roule de ses veilles aux pieds d'un homme qui s'effeuille l'espace abdique ses pouvoirs mensongeurs sous le sceau de l'échec qui roule de ses veilles aux pieds d'un homme aprioritique que leur inculque le pan de texte qui ne mettra jamais le visage à la fenêtre »

Quelle postérité attend Charles Racine ?

Lorsque la poésie s'aventure au bord du dicible, lorsque ce bord n'est plus appréhendé comme obstacle, ou comme but, mais comme moyen de trouver autre chose, elle restaure le prestige de la réalité. Une telle obstination de l'écrivain, à chercher la tournure inédite, finit par accoucher d'une mythologie personnelle dont les dieux sont des phrases puissantes, à même de s'opposer à l'évaporation du réel. Tout s'envole, sauf la poésie qui reste alors attachée à la terre qu'elle nomme, à la matière qu'elle somme de se hisser à la hauteur du langage. La matière est lourde. On ne peut pas la réveiller d'un baiser sur le front. Il faut la prendre à bras-le-corps, il faut lui dire des paroles tranchantes comme des lames, dures comme le silex, pour la fendre, pour l'attendrir, pour mettre son opacité en mouvement. Les néologismes, les ruptures sémantiques, les vertigineux écarts métaphoriques dont use, et parfois abuse, Charles Racine, viennent à bout de l'entropie. La poésie, sa musique, avec un grand excédent positif, une preuve de l'existence, révoque la loi qui rabaisse l'être humain au seul rang des créatures : *tu es poussière et tu redeviendras poussière*. Cette loi n'a plus cours. Elle est réécrite par le poème, mariant l'homme avec l'éternel.

« Ce jour d'hui la néance aurait péri si elle n'avait parcouru sa phrase musicale crêtant la vague qui vint à elle aux armes d'existence sommée de la tête indigène »

Lorsque la poésie exige l'impossible, lorsqu'elle s'acharne à le saisir, à le considérer comme acquis, elle détruit, en elle-même, sa limite.

Pourtant, jamais, chez Charles Racine, la forme littéraire, poussée dans ses derniers retranchements, ne se satisfait de son progrès, de ses conquêtes. Ne cessant de puiser en elle-même les raisons de se réinventer, y compris par la répétition, voire de se contredire en prenant sa logique sérielle à contre-pied, cette écriture s'épanouit, trouve même une certaine paix, invisible dans la forme qui demeure tourmentée, mais filtrant à travers elle, comme l'aveu d'une intention. Tout se passe comme si le poète, se souvenant de sa mortalité, marquait une pause qui se traduit, au plan stylistique, par l'allongement des phrases, par un lyrisme aux accents élégiaques. C'est alors que le style de Charles Racine, comme réveillé à l'imperfection, comme ému par la défaite promise, sans lesquelles rien n'est

le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal

beau, ni la quête de l'absolu, ni la rage contre tout, trouve sa vérité. Rien ne change pourtant : même rocaille verbale, mêmes pierres éclatées. Mais tout est transformé par la douceur, par une tendresse envers ce qui existe. Apparaissent les métaphores de l'harmonie, le temps devenu neige, le silence et la musique s'unissant dans un baiser. C'est alors que la poésie de Charles Racine, toujours à l'instant qu'elle choisira pour son lecteur, à contretemps, sur une levée, sur un craquement, sur un déséquilibre, se dessine comme déjà bénie par la postérité.

« Sonne le glas de la fuite des pas qui m'empêche dans les frappes diurnes de me devoir à quoi que ce soit sinon d'appartenir à ce voir Le temps tombait en neige Sujet bref d'exis-

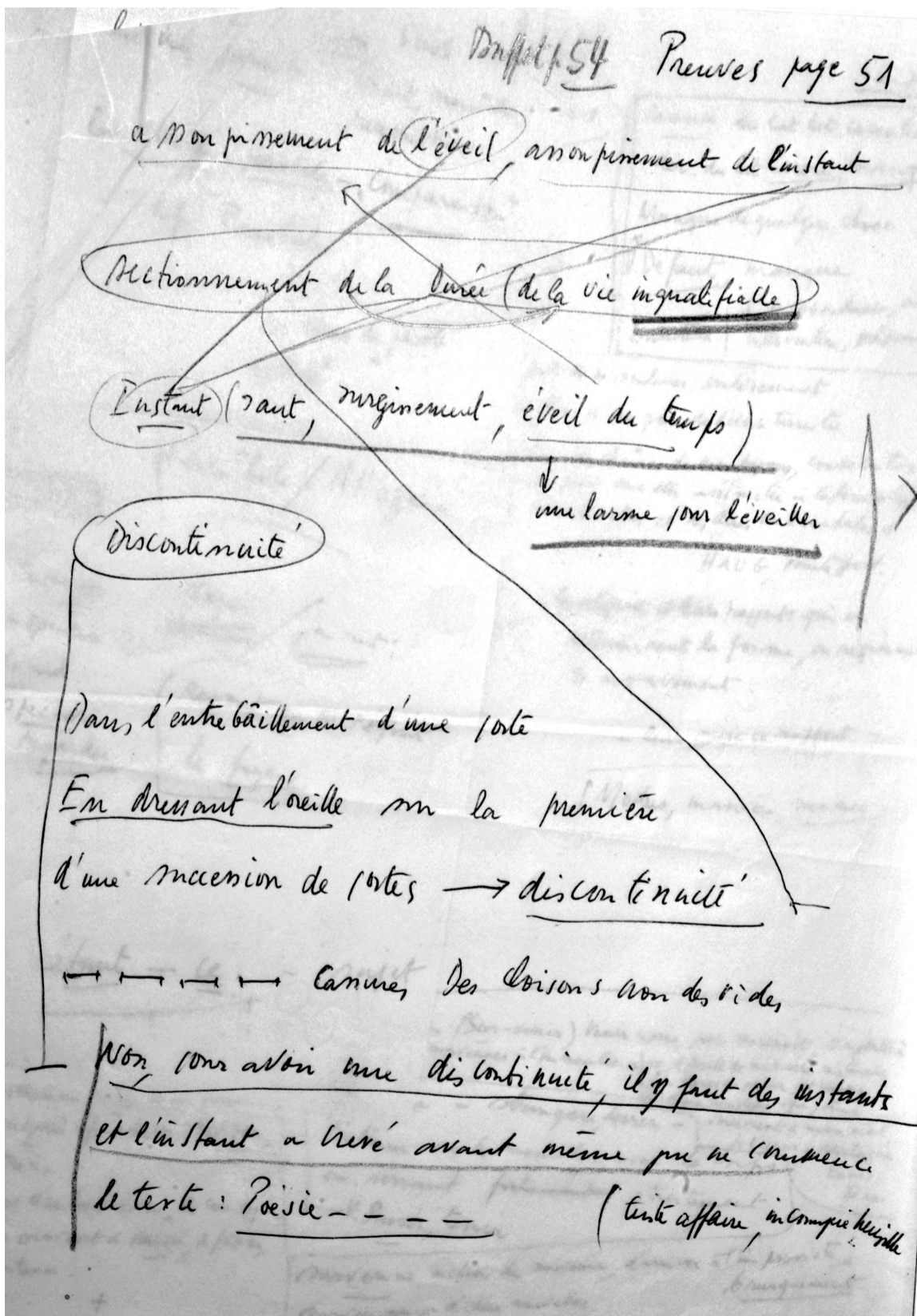
tence Le silence me met en joue s'élançait vers la coupe et dictée et labiée prend mes lèvres qui pleurent d'entendre la musique de la néance

[...]

L'homme baigne dans une lueur qui couvre ailleurs ses pas »

La mort est acquise pour Charles Racine. Quant à son œuvre, elle profite de l'élan de ses phrases qui ajustent, à force d'insistance, d'hésitations et d'éclairs, leur élévation à leur allure irrégulière, mais puissante, comme le lierre qui s'arrache au gravier, qui escadale le mur, qui perce l'avant-toit pour trouver le soleil ou le ciel d'orage.

Philippe Rahmy



Travail sur un passage du texte qui fut d'abord publié dans Buffet d'orgue, p. 54, puis dans le numéro 197 de la revue Preuves, p. 51. Le mot « inqualifiable » revient dans plusieurs brouillons du même dossier ; l'image de la « larme » qui « éveille » le temps apparaît d'abord dans le poème « c'est dans ses fruits », que l'on trouvera ici en p. 13, et elle est travaillée sur plusieurs pages du même dossier.

Archives Charles Racine, Zurich.

<<<

Poèmes *inédits*

Riveraine ô regret de ce
qui eût pu être. Ô maison
autre que celle-là que j'aurais
pu habiter. Ô paysage m'en
cachant le visage
que j'aurais pu voir.
Ô torrent m'en cachant la
fenêtre que j'aurais pu du regard
abriter. Ô terre dont l'avoir
m'éloigne
et me fait perdre pied.

1985

Dans la gorge sans voix dont s'enroule
et s'imprime la musique les cordes
dont s'évade l'archet ne sont dupes
des doigts dont elles sont absentes inter-
prètent le mouvement désespéré et éloigné
des baigneurs. Sources évanescences
les cordes rejoignent leur fin
dans le mouvement qui les éclaire.

1985

Le retour

Il faut tourner longtemps
pour rejoindre,
connaître le retour, le chemin
qui te mène là où

Combien, lorsque je le sais, le chemin
du retour est hanté, dans mon
impatience, dans mon impatience de
rentrer, revoir mon semblable.

1985

Je ne trouve plus les objets usuels
dont je me servis. Je les cherche et les
trouve ailleurs. La main se répand sur la
table et les trouve ailleurs. Ainsi, la main
répand la pensée qui la trouve là où
elle est répandue. Ainsi de la main qui trouve
la pensée là où elle est sujette à se répandre.

L'ombre à son bord est désolée de l'ombre
dont elle est portée. L'ombre à son bord désole
l'ombre dont elle est portée. L'ombre qui
la porte à son bord la désole.

Sans contenus rivaux hors les cerceaux
qui les contiennent.

1985

Tu entres dans un presque'état de mort
lorsque tu ne peux donner son contour
à la lettre, contourner la lettre à l'instant,
où prescrit le mouvement du corps,
poursuite du geste qu'elle distingue.

Ce fait d'eau, ce fait d'armes conspirent
qu'elle ne l'ait ancré, qu'il ne l'ait ancré.
Ancre à la montée de l'havre crève l'eau !
qu'il ne soit perdu ! qu'elle ne soit perdue !
Souci du douanier, du maître après œuvres.

1985

La vie est vaine
l'âme à son seuil trébuchant
balbutie et échoue sur son sort
très ancien. La nuit met la barque
à l'eau. Mettre à l'eau. Que voir ou
entendre s'il n'y avait nuage de lune ou les
douze coups qui sonnent à St. Germain.
Minuit. L'eau la barque la nuit.
Châtier l'écriture châtier l'eau la barque la nuit.
Aucun sillon qui s'écorne sur la rive.
Aucun bruit. Attente. Il faut mettre à l'eau.
La voix et l'audible.

1985

Purge éolienne, mort du raz,
éboulis, revêtu ce qui ne fut,
auquel je présente le miroir,
terrasses de pierres, épanouies
quoique tues, ayant siège et dossier,
courriers de la pierre, bancs de
gisants, d'enfants pleurant encore,
miroir sans faille contre ce sédent
mis à sec. Purgatoire. Mémoire
contrite. Seine sans source,
courrier du noir. Tout cela n'est
le témoin de mon presque'état
de mort qui en est le témoin.
Mes sourcils au flanc des pierres
prennent la mesure de leur
mutisme, de leur cécité obstinée,
de leur regard.

1985

On écrit aussi pour séparer la pensée
de son expression, on l'entend au rabais.
*Si scrive, si legge per morire. La phrase
andandosi (ci) conduce il peccato
all'estrema sillaba, all'estrema fine
di dove non si ritorna, non
se ne intende.* Où la voyelle ne réfléchit
pas le son, ne réfléchit pas la lumière.

Fin obscure, douloureuse, où la mort
hérîte du péché (où le péché hérîte de la
mort). *Où l'on hérîte de la mort.*
L'homme est seul, la multitude est seule
sans moyens de suppléer à la solitude sinon
de faire le saut.

Solitude, rayons épars. Partout.

Le sens de la vie est la mort dont il faut réchapper.
Sans cesse coudre et recoudre les fautes.
Et puis les fautes cousues et recousues sans cesse
subjuguées par.....

A l'écoute de Charles Racine

par Françoise Matthey

Faille

Au lieu d'effondrement
tu inverses l'effort
te déhanches
t'ériges
appelant un appui
sur les ondes syllabiques

Tu ne sais trop que faire
des convulsions des gouffres
des particules errantes dans la nuée du ciel

Rugueux d'ivresses
alors même qu'une main solidaire
effleure tes alarmes
tu cueilles
supplicié
l'instant-poème
plage blanche où la vie
déroutante
disloque
ta détresse

Clairière

Partout l'ordre des lois éclate
les cornes retentissent
les meutes se soulèvent

Celui qui croyait avancer
recule

Las tu jettes quelques indices
vers d'anciennes meurtrissures
accordant à l'appel d'une tension obscure
le temps de plier tes saisons
tes obligations et ses plâtres usés
tes cadrans tes amours

Ton arme est dévêtue
Les tréteaux mouvants des arbres
te font une haie d'honneur
Tu l'ignores pourtant

Sur le versant toujours plus humble de ton pouvoir
la vie exhale
en vain
ce que tu ne peux
nommer

Spectre

Ton corps comme un regard fixe
absolu
près de s'abattre
arbre fébrile dont la vie brûle
à même
le spectre du néant

Rongées d'effroi
tes pensées
crevassées
l'incandescence des larmes
et le sol tendre
ou dur
sur lequel tu ne cherches
ni le temps ni la permanence
juste à ne plus avoir peur
à ne pas te raidir

Intuitif
saignant d'humilité
un rameau
sous tes paupières usées
te défie

Colère

Où s'exaspère ta colère
l'ombre s'est fragmentée
grands cernes de goémons
écume enragée des eaux mortes

Au pied de tes sorgues friables
tu vois le temps sans convenance
mûrir sa plainte
avancer sur des pierres glissantes
mais peut-être aussi parfois
l'oiseau blanc du matin
léger
déporter ton pouvoir vers des semences
dont l'évidence
demeurera
bouleversante

Couture

Tu cherches
jusqu'au centre irradiant
un point fixe
têtu
qui ne fixe rien
qui se défait de tout
navigation périlleuse
qui n'en finit pas
– entre deux frontières –
de rechercher son port

Dans le ventre de ta mer intérieure
quelques poèmes
cousus de plis
voiles à naître
au-dessus des vagues
de l'abîme

Lettre à Guennadi Aïgui

Cher Guennadi Aïgui,

A la veille du départ de mon fils pour Moscou, je suis inquiet de vous écrire, d'autant plus inquiet que nous n'avons pu nous entretenir de vive voix lors de votre passage en juin 1989. J'avais tant souhaité vous rencontrer et il devint vite impossible de vous rejoindre.

Le 8 avril 1989, au hasard d'une écoute, j'entendis un bouleversant poème lu par Antoine Vitez et Jean Topard. Tout allait vite et ne pus en retenir ni l'auteur ni le titre. Je cherchai en vain, l'édition étant apparemment épuisée.

Et quelques jours plus tard, au hasard d'une lecture de presse qui me révéla votre nom, je trouvai trois poèmes traduits par F. Ph. Ingold et paru en mars 1982. Mon émotion fut vive. Je cite entre autres :
*und – jene kopfneigung bei der
ich mir selbst in den sinn komme wie aus der
ferne*

Puis nous trouvâmes
Veronikas Heft suivi de *Schlaf und Poesie*
dans l'édition Howeg, par les soins de F. Ph. Ingold.

Enfin, en édition française, j'eus le bonheur en mars 1990 de recevoir des mains de Renaud

Sommeil
Poésie
Poèmes

et se brise la lumière bris de lumière
renouveau fil de lumière je vois les mains
les doigts les sabots aux prises avec bris
de lumière fils de lumière
aux sabots aux doigts bris de lumière
scansions de lumière qu'ils filent
ils tissent
entrelacs de l'araignée de lumière

Invoquer la lumière elle traverse elle
répand m'écorche me scalpe
met à nu le vide ou l'absence où
je suis la lacune mon origine lacunaire
d'où surgit genre ou condition poétique –

Vide ou absence où tu es ô vide
ou absence scandée dont tu files et tisses
de bris de brisures de lumière
auxquels cède le chantre qui renoue
dans le vide dans l'absence
l'illuminaire de ta parole.

Enfin, je vous écris dans le noir !

Je m'avance timidement
dans l'espoir d'une poignée de main, de lumière.

Charles Racine

d'une poignée de lumière.

La dernière lettre – inédite – que Charles Racine ait envoyée était destinée au poète russe Guennadi Aïgui. Elle a été acheminée par son fils Renaud, qui s'y trouve mentionné, alors âgé de 24 ans, et qui deviendra slavisant, linguiste et poète lui aussi.

Poèmes *inédits*

13 juin 1973

Il fait nuit
(je) vasque seule
exposée
réclamant de l'eau.

Le lointain est absorbé.
Les eaux, de mes mains, que
j'accule.

Se sont-ils donc tous éloignés.
J'ai une pierre, je veux la rouler.
J'ai de l'amour, et je pleure. Eloigne, Seigneur,
le mortel chemin qu'il me faut prendre. Je marche sur
ce chemin que j'ai pris et qui me mortalise et que tu
éloignes. Je sais, Seigneur, que je ne peux pas mourir près de moi.
J'écris et je me lis nuit sans lune,

Œdipe,

Ich schreibe und lese mich, lese
mich wieder.

Aucun instant ne reste,
aucun instant de pieds fermes.
Nuit et bois. Le Roi,
contenu dans la tête,
cherche la frétilante souris dans les
mousses.
Je me lis à mon endroit le plus
sombre.

Une lanterne à peine accrochée
je vais. Je sais, Seigneur, que je ne peux
pas mourir près de moi.

Présenter un texte sous l'éclairage
de la lune, lisible ? Éloigne de moi, Seigneur,
l'enchantement quotidien dont je me suis défait,
pour n'être qu'une trace. Éloigne-le afin qu'il ne
réduise cette trace !

Je regimbe à cette hauteur, blanc palais
de marbre blanc,

je corrige (encore) ce chemin mortel
que tu as prescrit. La nuit s'éloigne
pour me donner le jour dissipant ta hauteur
blanc palais de marbre blanc. Le Roi,
contenu dans la tête, cherche la
frétilante souris dans la mousse.
Ô dissipation du jour dans les bois.

Où sont-ils donc les amours,
les chérubins, qui emplissent la
maison de baisers. Amour, tu sonnes
la cloche de l'été dont retentit ma
dernière heure. Tu sonnes l'heure dont retentit
la cloche m'emportant, moi timbre éloigné.
Cher Amour, je te dois tout, toute écriture,
toute vie. Je t'ai tant aimé mon cher Amour,
et tu as fait de moi ce que je suis.

A même ta chair, mon cher Amour,
t'articulant. Ce fut tout mon travail.
Mourant de mon travail, t'articulant,
lèvres auréolant la parole qui s'éloigne,
limbes éloignant l'homme qu'ils fascinent.

Je suis rentré, ne me condamne plus à
l'exil ! Laisse-moi vivre à même ton
Amour ; j'articulerai ta parole. De la
main nue, je constaterai les grains
de l'Amour qui sont aussi les grains
de ma vie, les grains de la paroi.
Seigneur, ces deux mains se joignent,
mais elles travaillent à t'aimer.
Mon doux Seigneur éternel
dont je façonne le corps, tu me guéris.
Je pleure en t'aimant.
Je t'aime en pleurant.

Seigneur, t'ai-je jamais lassé de mon commerce ?

Contrains le mal, Seigneur,
adore ma virginité,
aime-moi en ce séjour clair,
aime, contiens ces gouttes
qui miroitent et dont
je disparaïs à leurs yeux,
aime ma disparition à leurs yeux,
où tu me rencontres, aime-moi là,
créature éternelle, où le mal n'a point
coupé. Je remonte de moi-même et
m'étire là où le mal n'a
point songé, où je songe, avant
d'être emporté. Où sont-ils, Seigneur,
ces lieux sans missives, où l'homme
défait n'appartient qu'à lui et qu'il faudrait
défendre contre l'ennemi ?

11 juillet 1973

(quand vous me lirez, amours,
pensez un peu à moi)

Levain de la mort

Nuit sans baisers
nuit sans rouge à ces lèvres.

Que m'importe l'effrayante traversée
que l'âme touche du doigt.

Je vais ce chemin
et je suis surpris de ce pas
limpide et le vent cherchant
mon secret déchire le bois
et me penche allant surpris
de ce pas limpide le vent me
déchire me dévoile me fout à poil.
Adieu jouets, de quoi toucher les mains.

14 juillet 1973

Jour sans pluie.
Que ne survienne le soleil
entre les piliers absents.
Que ne survienne l'éclair
qui se coucherait
qu'il (n') eût bu (à)
l'élan d'une prompte image.
Que n'intervienne et ne culmine
le père illégitime
qu'il ne défasse
sa voie(x).

Que ne surgisse le soleil
qu'il n'ait tissé l'eau dans le ciel.

(Aucun) songe captif, qui (ne) me somme.
Aucun (songe) captif qui ne serre
de près son gardien.

Ame se tait qu'elle ne survienne, ne surgisse
à son angoisse. Bris d'inquiétude qu'elle rejoint
et emporte.

14 / 7 / 1973

Eloignez, doigts, qui vous effilez
sans pécheurs maudits,
éloignez, doigts, ce bout de toile
qui ne concerne la toile.

Conjointe nuance, ne voyez le blanc
que ne recouvre la tache ; ne voyez le blanc
qui ne recouvre la tache ; ne voyez la tache
qui ne recouvre le blanc ; ne voyez la tache
que ne recouvre le blanc.

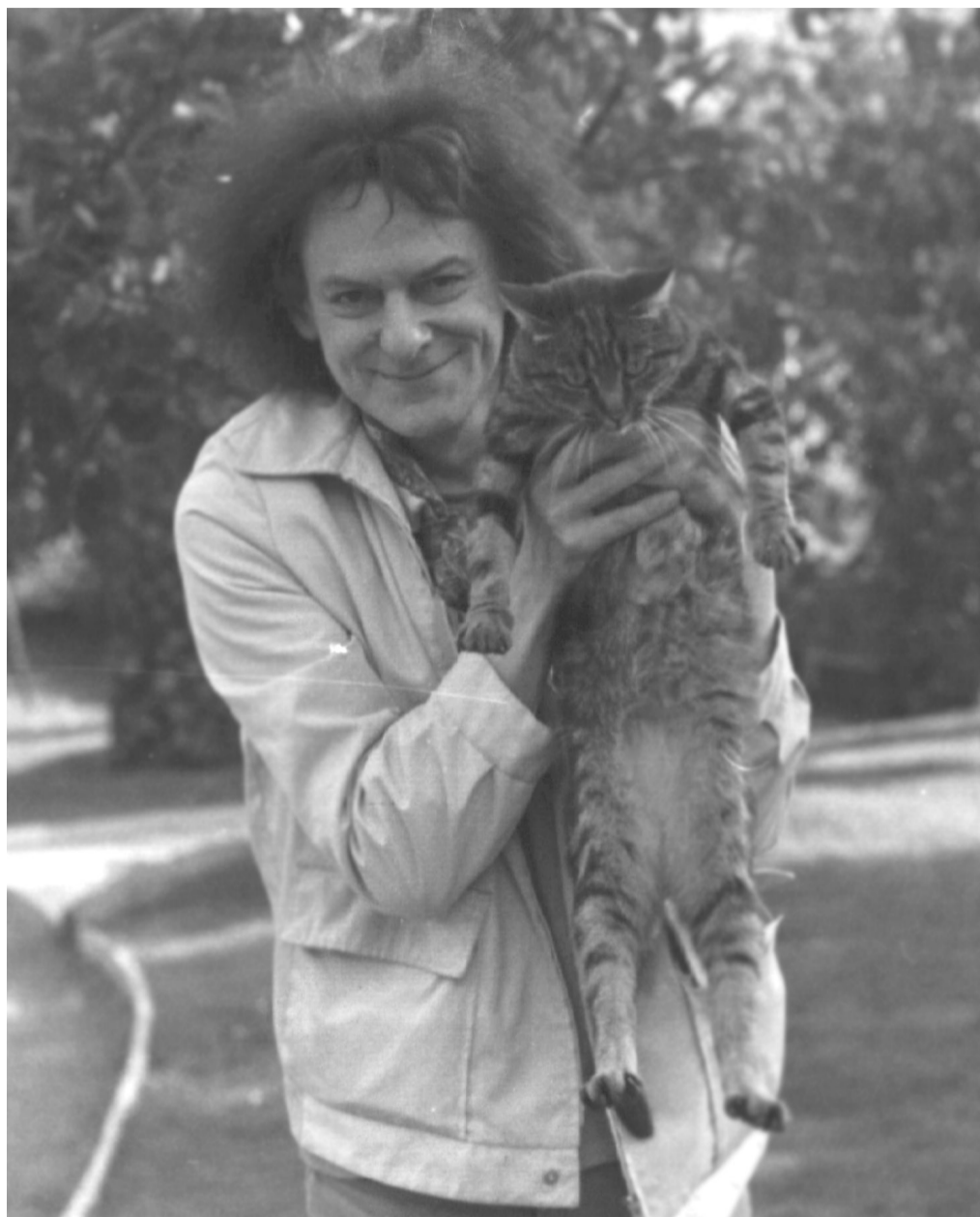
Conjointe nuance, ne voyez
la nuit haute en couleurs
qui déçoit dans la flamme blanche.

Redoublez, doigts, du fil dont vous
vous effilez, (de) cet effort.

C'est une longue flamme qui brûle
le soir et s'éteint à minuit.

Je suis là. La lune franchit la pierre
et corrompt la façade.

Charles Racine à Rome, en séjour à l'Institut suisse, 1978. Archives Charles Racine, Zurich.



le persil journal, numéros 73-74, novembre 2013

Réalisation : André Wyss

Avec le concours de Béatrice Lovis et de l'Association des Amis du journal *le persil*.

Les auteurs et les photographes gardent tous leurs droits sur les textes et les images.

© pour le journal *le persil*

Marius Daniel Popescu

Avenue de Floréal 16

1008 Prilly, Suisse

Tél : +41 21 626 1879

Email : mdpecrivain@yahoo.fr

Abonnement, 12 numéros : CHF 55.-

Compte postal : 17-661787-4

Association des Amis du journal *le persil*

Président : Daniel Rothenbühler

Vice-président : Louis-Philippe Ruffy

Secrétaire : Daniel Vuataz

Caissier : Daniel Kamponis

Resp. sponsors : Béatrice Lovis

Email : lepersil@hotmail.com

Compte postal : 17-743406-0

Ce numéro double a été publié avec l'aide

de **Pro Helvetia** – fondation suisse pour la culture, du **Canton de Vaud**,

de **La loterie romande**, du **Pour-cent culturel Migros**,

de **Sandoz** – Fondation de famille et de la **Fondation Jan Michalski**

Imprimé en Roumanie par S. C. Tipotex S. A. **Tirage : 1000 exemplaires**